

Le 1^{er} janvier 1988, le romancier américain Jay McInerney lors d'une soirée littéraire donnée en son honneur au Groucho Club, dans le quartier de Soho, à Londres.



Le “Brat Pack”, un roman américain.

Au milieu des années 1980, une génération d'écrivains, emmenée par les trublions Jay McInerney et Bret Easton Ellis, réveille la littérature américaine. Plus proches des traders que de romanciers reclus et solitaires, ces jeunes loups vivent la nuit et carburent à la cocaïne. Leurs livres, provocants, témoignent d'un bouillonnement culturel bientôt balayé par le culte de l'argent-roi. Alors que Ellis revient en mai avec “White”, réflexion critique sur l'époque, les leaders de ce Brat Pack semblent hantés par la nostalgie de leur “âge d'or”. PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

Ian Cook/The LIFE Images Collection/Getty Images

A OÛT 1984. NEW YORK SUF-FOGUE sous les derniers assauts d'un été brûlant et le coucher du soleil ne suffira pas à rafraîchir l'atmosphère : à l'Area, l'une des boîtes de nuit les plus en vue du moment, les nuits sont toujours plus chaudes que les jours. Ce soir-là, toute la faune littéraire et arty de la mégapole semble s'être donné rendez-vous ici. Dans la foule, on reconnaît les chanteurs Boy George, Sting ou Rick James, le peintre Julian Schnabel, les écrivains Norman Mailer et Kurt Vonnegut... À 29 ans, le héros de la fête est encore un inconnu. Il a étudié l'écriture à l'université auprès de Raymond Carver et brièvement officié comme *fact checker* au *New Yorker*. Jay McInerney – c'est son nom – est sur le point de publier son premier roman. *Bright Lights, Big City* (*Journal d'un oiseau de nuit*, Mazarine, 1986) relate, à la deuxième personne et sur un ton mélancolique, les frasques d'une bande de jeunes gens branchés dans le New York du début des années 1980. « *Les patrons de l'Area avaient aimé mon livre. Ils ont proposé d'organiser une soirée, se souvient l'écrivain. Cela ne s'était jamais fait.* » Les rois de la nuit ont eu du flair : en quelques mois, *Bright Lights, Big City* devient un best-seller, et son auteur, une célébrité. Trois cent mille exemplaires s'écouleront en deux ans, inaugurant une ère inédite pour l'édition américaine, qui s'ouvre à une nouvelle génération d'écrivains. Ils sont jeunes, aiment la lumière et, n'en déplaise à l'Amérique conservatrice de Ronald Reagan, ont beaucoup de choses à dire sur leur vie, leurs parents, la drogue et leurs semblables, à la fois drôles et sans illusion, cyniques et avides d'expériences limites. « *Quand Bright Lights, Big City est sorti, l'édition était en crise, se souvient Gary Fisketjon, qui publie encore aujourd'hui McInerney. On ne savait plus quoi faire pour vendre des livres. En dix ans, seuls deux jeunes romanciers avaient fait sensation : John Irving, avec Le Monde selon Garp (Seuil, 1980), et Mary Gordon, avec son roman Pour solde de tout compte (Gallimard, 1979).* » Fisketjon a tout juste 30 ans en 1984, et il travaille pour la collection « Vintage » du grand éditeur Random House. « *C'était un catalogue de classiques, se rappelle-t-il. Il n'y avait pas un auteur vivant. Les romans contemporains paraissaient dans des collections coûteuses, avec des couvertures rigides, alors que les éditions de poche possédaient cette esthétique un peu datée.* » Convaincu qu'il existe un marché pour la fiction contemporaine exigeante, Fisketjon crée « Vintage Contemporaries », pour, dit-il, « ramener à la vie les grands auteurs de l'époque, et faire découvrir de nouvelles voix, à un prix raisonnable ». Jay McInerney, qu'il a rencontré des années plus tôt sur les bancs de la fac, fait partie de la première liste de parution, aux côtés de Thomas McGuane et de Raymond Carver. En avril 1985, lors d'un séminaire sur la littérature à l'université de New York, le jeune écrivain partage la scène avec un type de 21 ans. McInerney a entendu parler de lui par l'un de ses amis, l'éditeur Morgan Entrekin, qui s'apprete à publier le premier roman de l'étudiant. « *C'est la version Côte ouest de Bright Lights, Big City* », confie-t-il à qui veut l'entendre. Sur scène, McInerney est séduit : « *J'ai aimé ses réponses, et cela m'a décidé à lire les épreuves de son livre, que j'ai adoré.* » L'ouvrage en question, c'est *Less than zero* (*Moins que zéro*, Christian Bourgois, 1986), et son auteur, un certain Bret Easton Ellis. Quelques mois plus tard, conviés aux MTV Awards, les deux écrivains finissent la soirée chez Indochine, un restaurant branché d'East Village qui deviendra leur QG. Jay McInerney sait ce qui attend Bret Easton Ellis : le succès, la célébrité, les paparazzis, les ragots... « *Je me suis dit qu'on serait deux à partager cette drôle d'expérience* », se souvient-il. Le « Literary Brat Pack » était né, réplique littéraire du « Brat Pack » hollywoodien, cette bande de jeunes acteurs – Rob Lowe, Demi Moore, Molly Ringwald... – qui régnaient sur le cinéma indépendant depuis le début de la décennie (et dont le nom s'inspirait lui-même du célèbre « Rat Pack » qui s'était constitué autour de Frank Sinatra dans les années 1950). Trente ans après les auteurs de la Beat generation, qui avaient pris d'assaut les rues de New York en faisant voler en éclats le canon littéraire, une nouvelle génération était sur le point de prendre le relais. Confiants dans l'idée que leur public commun de jeunes lecteurs saisisrait leurs références, les membres du Brat Pack n'hésitaient pas, à l'époque, à s'adresser des clins d'œil par livre interposé. Aujourd'hui, Bret Easton Ellis s'interroge : « *Je me demande parfois si Jay et moi serions devenus amis dans d'autres circonstances...* » Pour Gary Fisketjon, « *il est faux de clamer qu'il existait, à ce moment-là, une école d'auteurs qui partageaient les mêmes valeurs et le même style ; mais ils avaient, c'est sûr, l'excellence en commun* ». En quelques mois, ces enfants du baby-boom deviennent l'incarnation médiatique d'un certain renouveau artistique. À en croire Jay McInerney, la place était plus que libre pour les laisser émerger : « *Avant l'arrivée de Bret, les seuls écrivains que j'avais rencontrés à New York étaient William Styron, Kurt Vonnegut, Norman Mailer, Gay Talese... Ils traînaient chez Elaine's, un vieux restaurant italien de l'Upper East Side, ou chez George Plimpton, le fondateur de la Paris...* »

••• Review. *Il n'y avait aucun mouvement, aucun groupe.* »

Le succès inattendu d'Ellis et McInerney, ces deux auteurs au visage de genre idéal, habillés comme des yuppies mais provocateurs comme des chanteurs de rock, galvanise le milieu de l'édition. Les critiques littéraires se lancent dans une quête frénétique de ces « nouvelles voix ». « *Quand, adolescent, je m'imaginai écrivain*, raconte Jay McInerney, *je me voyais suivre le chemin tracé par les grands noms que je respectais, les Richard Ford, Tobias Wolff ou Ray Carver... Quand ils sortaient un livre, ils recevaient une critique polie dans une revue spécialisée ou dans les pages "livres" du New York Times, et se voyaient offrir une place de professeur dans une université. Ce qui s'est passé m'a pris par surprise, mais j'aime penser qu'il y a eu un moment, dans l'histoire, où la fiction américaine était jeune, drôle et controversée.* »

DE FAIT, LOIN DE L'IMAGE DE L'ÉCRIVAIN RECLUS ET SÉRIEUR, suant sur sa page blanche, ces jeunes auteurs s'inscrivent dans le paysage festif new-

Yorkais, à la manière des top-modèles ou des acteurs qu'ils fréquentent. Dès la rentrée 1985, pour les deux nouveaux amis, un rituel se met en place autour de Washington Square Park, dans le Village : réservation dans un restaurant à 20 heures, livraison du dealer vers 21 h 30, pour faire le plein de cocaïne, d'amphétamines et autres cachets promoteurs, puis virée dans les bars et les boîtes de nuit à la mode. Ils profitent des derniers feux du New York interlope, bientôt effacé par les milliards de dollars des promoteurs immobiliers et des marques de luxe, qui réhabiliteront, dès la fin de la décennie, les devantures dévastées du Lower East Side et de Bowery. « *Ce qui rendait New York tellement singulière, c'était le mélange de plusieurs milieux : la haute société d'Uptown, la scène bohème de Downtown, les musiciens du Village, les gars de Wall Street, les comiques du "Saturday Night Live"...* », se souvient Morgan Entrekinn. Un précipité qui, selon l'éditeur, participait à la créativité littéraire de l'époque : « *À cette époque, tous se retrouvaient au Studio 54, au Mudd Club, à The Odeon ou chez Nell's... Partout, on rencontrait des gens passionnants. Tu passais devant un bar, tu tombais sur un type que tu connaissais, et tu finissais à l'inauguration d'une expo de Basquiat ou de Keith Haring, ou à un concert des Ramones au CBGB. Je connaissais tout le monde et cela participait de mon travail de découvreur d'écrivains atypiques. Le milieu littéraire, comme tous les milieux, peut rendre un peu claustrophobe.* » Débarqués à New York, fraîchement diplômés, à la fin des

années 1970, Jay McInerney et Gary Fisketjon avaient été attirés par les prix dérisoires et la promesse de côtoyer leurs idoles. « *La ville était en quasi-faillite, se souvient Fisketjon. Tous les bourgeois ennuyés partaient vivre en banlieue, et moi j'allais voir les Talking Heads, Ekis Costello ou Television jouer dans de toutes petites salles.* » L'atmosphère post-punk commence à irriguer la littérature. « *Quand j'ai découvert tout ça, dit Jay McInerney, je me suis mis à rêver de créer l'équivalent littéraire de cette scène musicale.* »

Quelques mois après la sortie de son premier roman, Bret Easton Ellis déménage à New York. En guise de baptême, le pape du pop art, Andy Warhol, fait une apparition à sa fête de fin d'études à l'Hôtel Carlyle. Très vite, dans le sillage des patrons de l'Area, les propriétaires des clubs les plus en vue appellent les éditeurs pour leur proposer d'organiser de somptueuses fêtes de lancement. Jill Eisenstadt était à la fac avec Bret Easton Ellis. C'est lui qui l'a aidé à trouver un agent et un éditeur pour son premier roman, *From Rockaway*, chronique romancée de sa jeunesse dans le Queens, paru en 1987 (*Un été à Rockaway*, Rivages, 2019). « *Je me souviens d'une fête folle pour le lancement d'un livre d'Anne Rice, dit-elle. C'était le soir d'Halloween, il y avait de fausses chaussettes partout... À cette époque, le champagne était gratuit et les éditeurs étaient contents quand les auteurs apparaissaient dans la fameuse "Page Six" du New York Post, qui chroniquait chaque matin les fêtes de la veille. C'était de la promo gratuite.* »

Au milieu des années 1980, quand débarque cette nouvelle clique d'écrivains fêtards, Tama Janowitz est déjà une figure de la scène artistique. Membre de la garde rapprochée d'Andy Warhol, elle fait la « une », en 1986, du *New York Magazine*, cheveux noir corbeau, décolleté vertigineux, au milieu de carcasses de viande dans une chambre froide. À la sortie de son recueil de nouvelles *Esclaves de New York* (Gallimard, 1989), la fête se tient chez Petaluma, un restaurant de l'Upper East Side où les chouchous de la Factory ont leurs quartiers. « *Je me suis rendue dans un magasin de magie acheter une tonne de gadgets, se souvient-elle en rigolant. Des serpents en plastique, des flèches ventouse, des trucs de gamins... La fête a été géniale.* » Souvent associée au Brat Pack, Janowitz fréquentait pourtant peu ses collègues : « *J'écrivais toute la journée, et, le soir, j'avais envie de tout sauf de discuter littérature. Et puis ces gars-là ne parlaient pas vraiment des livres, plutôt de qui avait reçu la plus grosse avance ou quel roman allait être le next big thing.* » Mais le fantasme est trop beau, et la presse suit assidûment les frasques de ces écrivains dans le vent, tout en massacrant régulièrement leurs livres dans les pages littéraires. L'exposition, cependant, a ses revers. En

tant que fille de la bande, Jill Eisenstadt se doit d'être sexy et provocatrice. Un personnage qui colle mal avec la personnalité de la jeune écrivaine, plutôt réservée. Cette image de guincheurs a longtemps poursuivi les membres du Brat Pack, sans garantir leur succès. Paru en 1985, le deuxième roman de Jay McInerney, *Ransom*, ne marque pas les esprits. En 1987, l'adaptation au cinéma de *Moins que zéro* tourne au fiasco. Quelques mois avant la parution, en 1991, d'*American Psycho* (Seuil, 1993), la fête vire au cauchemar. Bret Easton Ellis devient la cible des organisations féministes, qui se sont procurées les épreuves. Les appels à la censure se succèdent, et il reçoit des menaces de mort chez lui... Outré par le déluge de violence et la force nihiliste d'une œuvre dont il refuse de voir le caractère brutalement satirique, son éditeur le lâche. In extremis, Morgan Entrekinn se porte volontaire pour publier le livre dans la collection qu'il vient de créer chez Atlantic Monthly Press. Ellis et son agent déclinent et le roman paraît sous la bannière Vintage Books.

Rétrospectivement, ces quelques années apparaissent comme le dernier moment où le roman était capable de capturer la culture d'une époque et de devenir un sujet de conversation de masse qui suscitait admiration et débats. « *C'est un objet analogique, qui n'a pas été créé pour le monde numérique, se déssole aujourd'hui Bret Easton Ellis. Il appartient au passé. Il est de plus en plus rare que paraisse un livre, un film ou même un disque dont tout le monde parle pendant plus de quelques jours.* »

Trente ans plus tard, Morgan Entrekinn et Gary Fisketjon ont poursuivi de brillantes carrières. Bret Easton Ellis, rentré à Los Angeles, sa ville d'origine, écrit des scénarios, produit un podcast très suivi et vient de publier son premier recueil d'essais, *White* (Robert Laffont), qui défraie déjà la chronique outre-Atlantique en caricaturant les millennials en « génération mauviette ». Jill Eisenstadt a sorti il y a deux ans un nouveau roman, après vingt-six ans de pause. Elle y renoue avec les personnages de son premier livre. Tama Janowitz, elle, a déménagé à la campagne. Dans son autobiographie, *Scream*, parue en 2016, les frasques de Bret Easton Ellis et Jay McInerney occupent à peine plus d'une page. « *C'est drôle de constater à quel point cette période continue d'intéresser les gens, fait mine de s'étonner McInerney. Tous les deux ans environ, je reçois un coup de fil d'un journaliste qui me demande de la raconter. Je suis un peu nostalgique, bien sûr, mais je me dis parfois qu'il aurait été intéressant d'avoir une carrière plus conventionnelle, une de celles qui se construisent lentement, ont le temps de prendre de l'ampleur... De nombreux critiques m'ont longtemps vu comme un fêtard et n'ont pas pris mon travail au sérieux.* » Heureusement, si les tabloïds disparaissent, les livres, eux, restent. ☺



Jay McInerney au cours d'une séance de dédicace à Londres (1) et avec Bret Easton Ellis (2, à droite) lors de la première de *Cry-Baby*, de John Waters, en 1990, à New York. Bret Easton Ellis en 1989 (3). Carrie Fisher, McInerney et Lauren Hutton pendant une soirée contre le sida en 1988 (4). Gary Fisketjon, Morgan Entrekinn et McInerney au Tunnel, en 1987 (5). Tama Janowitz et Andy Warhol en 1986 (6).

